

veut pas dire autre chose que guerre civile ». Qu'on compare enfin le projet de manifeste, également rédigé par Lénine, et le discours que Dumoulin avait écrit, au début de juillet, pour la Conférence confédérale du 15 août, je suppose qu'on ne manquera pas d'être frappé par le nombre de points communs à ces deux textes.

Pas de divergences non plus sur la nécessité de travailler, sans plus attendre, à la création d'une nouvelle Internationale. Sur cette question importante, Trotsky, de son côté, n'était pas moins catégorique que Lénine, et écrivait, également dès octobre 1914 :

Tous les efforts pour sauver l'Internationale sur les anciennes bases, par des méthodes diplomatiques personnelles et des concessions mutuelles, sont tout à fait sans espoir... Toute cette brochure, de la première à la dernière page, a été écrite avec la pensée de la nouvelle Internationale, constamment présente à l'esprit, la nouvelle Internationale qui doit surgir du présent cataclysme mondial, l'Internationale des dernières batailles et de la victoire finale.

Il ne s'agit pas ici de rapprocher arbitrairement des attitudes qui, par certains côtés, demeuraient divergentes. Il s'agit de chercher à comprendre, pour pouvoir utiliser au maximum les leçons de la dure expérience de la guerre d'hier, pour être en état de mieux lutter demain.

**

Une des divergences se manifeste à propos du « défaitisme révolutionnaire ». La polémique se déroule entre Lénine et Naché Slovo, plus particulièrement Trotsky. Il ne saurait être question de l'évoquer ici tout entière. Je me bornerai à quelques remarques. On trouve dans « Contre le Courant » plusieurs articles de Lénine et de Zinoviev sur cette question. Tous les arguments donnés en faveur du « défaitisme révolutionnaire » ne sont pas également probants, surtout ils n'imposent pas tous la même conclusion. Pour autant qu'ils permettent de dégager la pensée précise de Lénine, il semble qu'elle pose en principe que si l'on ne part pas du défaitisme révolutionnaire on sera fatalement paralysé dans l'action contre la guerre. On craindra de déclencher des grèves, des démonstrations de masses, la fraternisation des soldats au front parce que de telles actions pourraient compromettre la situa-

tion militaire du pays auquel on appartient, entamer ses chances de victoire. Mais on peut très bien pousser cette action au maximum sans adopter ce point de départ. On la mène sur la base de l'antagonisme des classes qui subsiste dans la guerre comme dans la paix, en disant avec Liebknecht : « L'ennemi principal est dans notre propre pays », et en précisant par la formule de Lénine : « Il faut transformer la guerre impérialiste en guerre civile ». Les conséquences de notre action ne nous intéressent que par rapport à notre but — la révolution, non par rapport à la « victoire » qui est l'affaire de la bourgeoisie impérialiste. Le « défaitisme révolutionnaire » apporte-t-il quelque chose de plus ? Je ne crois pas. Par contre, je vois clairement les dangers qu'il renferme. Le mot « défaitisme » est très employé pendant la guerre. La presse l'utilise sans cesse pour égayer et effrayer. Inutile de lui apporter du renfort si ce n'est pas absolument nécessaire. Je rappellerai ici une riposte de Noah Ablett que je mentionnai en 1915. Comme les mineurs du Pays de Galles faisaient grève, toute l'Angleterre chauvine se dressait contre eux, leur criant : « Vous favorisez l'ennemi ! Vous êtes des germanophiles ! » Et Noah Ablett, au nom des mineurs, ripostait tranquillement : « Nous ne sommes pas germanophiles ; nous sommes classe ouvrière. » Je crois que c'est là la meilleure base, une base sûre et suffisante pour mener la lutte ouvrière contre la guerre et pour la justifier aux yeux de tous les ouvriers. Le « défaitisme », même suivi de l'épithète « révolutionnaire », met l'accent sur la défaite alors que nous devons le mettre sur la révolution.

Si on considère que la formule du « défaitisme révolutionnaire », par la rigueur qu'elle implique (« c'est, écrit Lénine, le seul mot d'ordre qui fasse appel d'une manière conséquente à l'action révolutionnaire contre le gouvernement dont on est sujet, pendant la guerre »), est seule capable de prévenir absolument le ralliement de socialistes à la guerre, qu'elle ne comporte pas de fausse interprétation, je puis montrer par un récent exemple qu'il n'en est rien. Dans un article paru dans l'« Internationale Communiste », W. Pieck, nouveau leader du Parti communiste allemand, invoque précisément le « défaitisme » pour justifier l'absurde

tactique adoptée par son Parti dans la question du plébiscite de la Sarre (1).

Il y a encore autre chose dans le « défaitisme révolutionnaire » : l'idée que la révolution socialiste ne peut surgir que sur le terrain de la défaite militaire, et l'histoire semble la justifier. Mais ce n'est pas non plus rigoureusement vrai, et ce n'est pas non plus sans inconvénient. Pourquoi dire d'avance que sans la défaite la révolution n'est pas possible ? Il y a eu en Italie, après la guerre, une situation aussi nettement révolutionnaire qu'on peut le souhaiter ; or, l'Italie appartenait au groupe des nations victorieuses.

**

L'appréciation de Lénine sur la Conférence de Zimmerwald, la formation, autour de lui, d'une « gauche », ne diminuent en rien l'importance de la Conférence elle-même. C'est un premier pas vers la reconstruction de l'Internationale, déclare Lénine, ajoutant : « Ce premier pas a été fait timidement et ne saurait prouver en aucune façon que la majorité des participants de la Conférence aient été pleinement conscients de toutes les suites que ce premier pas impose. » Cela, en effet, ne faisait aucun doute ; d'après les débats qui avaient eu lieu, il apparaissait que certains participants resteraient en chemin. Mais leur défection n'empêcha nullement le travail amorcé de suivre son développement normal, et c'est cela qui importait. Il fallait avant tout faire le premier pas, même s'il devait être fait timidement ; et pour aboutir à ce résultat, on a vu que de longs et patients efforts avaient été nécessaires.

**

Les enseignements pratiques qu'il faut tirer de toute cette expérience peuvent se résumer ainsi :

Le point de départ c'est de déterminer le caractère de la guerre. Les traits d'une guerre impérialiste sont désormais bien connus. Ils l'étaient déjà avant 1914.

(1) « Notre mot d'ordre (*statu quo*) était conforme aussi au principe léniniste du défaitisme (défaite de notre propre gouvernement bourgeois) tel qu'il fut lancé par les bolcheviks pendant la guerre mondiale. » W. Pieck, J. C., 20 mars 1935.

Tous les socialistes, en leurs congrès, les avaient très précisément formulés ; le fait que beaucoup d'entre eux se rallièrent à la guerre n'y change rien. Les faits ont montré que c'est une illusion absolue de croire qu'on peut, en entrant dans la guerre avec d'autres buts que les rapaces impérialistes — avec l'idée de lutter contre le militarisme, pour la défense de la démocratie — la purifier, éliminer sa tare originelle, lui imprimer un autre caractère : c'est l'erreur des socialistes russes qui se sont engagés dans l'armée française.

Toute guerre qui répéterait celle d'hier, c'est-à-dire toute guerre menée pour la défense du « statu quo », pour la défense de l'Europe fabriquée à Versailles, serait une guerre impérialiste ; que les blocs de puissances dressés l'un contre l'autre soient les mêmes ou différents, qu'on baptise pacte ce qui était hier alliance, peu importe. C'est l'évidence même.

Toute guerre qualifiée antifasciste, toute guerre menée soi-disant pour abattre le fascisme, répéterait l'illusion de 1914, l'illusion de ceux qui croyaient sincèrement que la victoire de la Triple Entente signifierait la destruction du militarisme. Ni le militarisme ni le fascisme ne seront jamais détruits par la guerre ; la guerre peut seulement les renforcer, les étendre à travers le monde. Fascisme et militarisme ne seront et ne peuvent être abattus que par la classe ouvrière.

La classification des nations impérialistes en pacifistes et guerrières est fautive et dangereuse. Les nations impérialistes sont « pacifistes » ou « guerrières » selon leur intérêt. Un impérialisme nanté est pacifiste. Un impérialiste insatisfait est belliqueux. Les arguments qu'on reprend parfois aujourd'hui en faveur d'une telle classification sont ceux invoqués dans la déclaration des socialistes russes enrôlés volontaires dans l'armée française. Versailles, ses conséquences, la nouvelle menace de guerre leur apportent une réponse décisive.

La distinction entre guerre offensive et guerre défensive, la détermination de l'agresseur — sauf bien entendu lorsqu'il s'agit d'une guerre coloniale où l'agresseur est toujours la puissance colonisatrice, Mussolini aujourd'hui, hier la France démocratique au Maroc — le respect des traités, etc., ne sont que prétextes à tromper les peuples pour les entraîner